



HAL
open science

Préface

Serge Tcherkézoff

► **To cite this version:**

Serge Tcherkézoff. Préface. Mireille Dodart-de-l'Hermuzière, Léon Gavet. Léon Gavet, Je vous écris des Samoa. Un demi-siècle de correspondance inédite 1858-1909 venue de la lointaine Océanie, Les Editions du Volcan, 2021. hal-03563016

HAL Id: hal-03563016

<https://hal.science/hal-03563016>

Submitted on 11 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface

Lorsque Madame Mireille Dodart m'a contacté pour me préciser qu'elle préparait la publication des lettres personnelles écrites par Léon Gavet, cousin germain de son arrière-grand-mère, missionnaire mariste qui passa un demi-siècle (toute sa vie de mission) aux îles Samoa, je fus évidemment intéressé, compte tenu de mes liens de recherche avec ce pays. Souvent, les lettres personnelles en disent plus et autrement que les rapports officiels envoyés à la hiérarchie (il existe un fonds du Révérend Père Léon Gavet dans les archives maristes qui regroupe ces rapports).

Madame Dodart voulait mon avis sur certains termes transcrits du samoan par son aïeul. Sur ce point, nous sommes finalement convenus qu'il était inutile de tenter d'établir une orthographe contemporaine. Quand Léon Gavet utilise des phrases ou des mots en samoan, lui-même ou en copiant des lettres de son jeune collaborateur samoan « Cyprien », il en donne la traduction et je pouvais vérifier, en devinant une partie des mots samoans, que la traduction était suffisamment fidèle. Quant à restituer ce qui avait été l'orthographe choisie à l'époque, cela n'avait pas de sens du fait que ces lettres ont été copiées et recopiées par la famille de Léon Gavet qui les recevait (voir ci-dessous Avant-Propos par Madame M. Dodart), et, à l'évidence, le déchiffrement de l'écriture manuscrite de ces mots sous la plume de Léon Gavet a donné lieu à diverses erreurs ou interpolations. Mentionnons encore le manque d'indications sur la manière de transcrire par le missionnaire les mots qu'il entendait quand il rédigeait ses lettres, ou sur les règles suivies dans l'apprentissage de l'écriture (le cas des lettres de son jeune collaborateur samoan) à une époque où rien n'était fixé, et où les dictionnaires missionnaires eux-mêmes suivaient encore des codes variables (le tout premier, œuvre de la London Missionary Society, ne date que de 1862, après même l'arrivée de Léon Gavet).

Par la suite Madame Dodart m'a demandé si j'acceptais de préfacier cette publication. Après lecture de ces lettres, j'ai volontiers acquiescé dans la mesure où je pouvais être utile sur un aspect. En effet, au-delà des passages qui abordent des questions personnelles (en France : la santé des divers membres de la famille ; aux Samoa : la santé et le quotidien domestique du missionnaire), ou des questions internes à son travail (ses changements de postes, ses plaintes et diatribes contre les ministres protestants qu'il appelle « les hérétiques »), ces lettres contiennent de nombreux passages sur la société samoane, la politique locale (les grands chefs ou « rois », Tui Atua, Tui Aana), et internationale (la France envoyant depuis Tahiti un navire armé pour prévenir une éventuelle attaque du « roi Georges » des Tonga, supposé être à la solde des « hérétiques »). L'avant-propos de Mme Dodart souligne à juste titre le caractère à la fois humoristique et intime de ces lettres, ce qui en fait déjà le prix. Pour ma part, je voudrais m'adresser, dans cette Préface, à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des Samoa, intérieure et dans les rapports avec les étrangers, pour évoquer quelques exemples qui font de ces lettres un recueil précieux aussi pour le chercheur.

À la fin de 1858, après une traversée de quatre mois, le jeune Léon Gavet (il a 27 ans) arrive en Australie. Il séjourne avec le Procureur général des missions maristes de l'Océanie.

Il apprend comme il peut « la langue de la Polynésie », en précisant tout de même qu'il s'agit de celle de Wallis, puis de Tonga : « Il paraît en effet que c'est dans ces belles îles que Monseigneur va me fixer [...] malheureusement, il y a beaucoup de protestants. Les ministres méthodistes y font un mal qu'on ne saurait exprimer. Ils ne savent qu'inventer pour calomnier, auprès des pauvres Naturels, le missionnaire catholique ». Il est aussi un photographe et, début mai 1859, après l'achat par « Monseigneur » (Pierre Bataillon) d'un petit navire destiné à répartir les missionnaires en Océanie, il est chargé de faire toutes les escales prévues « partout pour photographier les bons missionnaires et les points de vue qui nous sembleront les plus beaux. Je n'ai encore rien de positif sur le poste qui me sera assigné. Ce sera sans doute un des derniers que nous visiterons : Tonga ou les Navigateurs ». Les Navigateurs étaient le nom des Samoa donné par Bougainville en 1768 qui crut être le premier à rencontrer ces îles ; en fait les Hollandais l'avaient précédé un demi-siècle plus tôt. Les préparatifs sont lents, le départ est en juin.

Wallis, 21 juillet 1859. D'emblée certaines des lettres de Léon Gavet, dont celle du 21 juillet, deviennent des descriptions ethnographiques : la réception à Wallis accompagnée d'un grand *katoanga*, présentation cérémonielle de dons selon la coutume, l'habillement des officiants, leurs tatouages, la présentation des paniers de nourritures, la découpe des cochons, le rituel du kava (boisson cérémonielle de toute la Polynésie occidentale, partagée entre les participants selon un ordre élaboré). Puis Futuna, le 30 août. Début des rapports à écrire en vue de la béatification du Père Chanel « martyrisé par des Futuniens idolâtres » vingt ans plus tôt. Rotuma, dans la même lettre. Entre autres notations, le tatouage : « La couleur de leur corps est cuivrée, le tatouage y est de rigueur pour les hommes. On commence à tatouer les enfants à quinze ans sous le nombril, et chaque année on ajoute à la suite en descendant, de nouvelles figures jusqu'à ce qu'on soit arrivé un peu au-dessus des genoux. On en fait autant derrière le ventre. Vus de loin, quand ils vont se baigner, ces gens-là seraient crus vêtus d'un caleçon de bain à la française. » C'est bien ce que les Français de Bougainville ont cru voir en 1768 aux Samoa, selon la même disposition, mais l'ont interprété comme une « peinture ». On trouve encore la description des maisons, les attitudes quotidiennes, etc. Puis ce sont les Fidji, les Tonga. Léon Gavet apprend qu'il est destiné à Samoa. Mgr Bataillon évaluait, au fur et à mesure des escales, les besoins et les perspectives. Léon Gavet arrive aux Samoa le 18 octobre de cette année 1859.

12 janvier 1860. Les premières installations de missionnaires protestants datent déjà d'un quart de siècle. Et pourtant, dans « la capitale de l'Empire », Lufilufi, où « règne » le grand chef Mataafa, appelé respectueusement « le *Tupu* »¹, un des premiers convertis par les maristes qui ont pris pied aux Samoa en 1845, Léon Gavet observe encore les anciens tabous : « Ne pensez pas qu'il y ait dans tout Samoa un seul individu qui voulût toucher à la nourriture que le *Tupu* aurait une fois entamée. Ils ont la conviction intime que ventre leur péterait, c'est le mot ». Ou encore : « En temps de guerre, on n'oserait pas lui tirer un coup de fusil, on craindrait ensuite son *aïtu*, (esprit) et on croit qu'on en serait tourmenté et dévoré ». L. Gavet mentionne ensuite, et c'est une des très rares évocations, la manière de tuer par surprise un grand chef : « Mais par exemple, il y a une arme avec laquelle on peut le tuer. C'est la seule

¹ Le mot samoan *tupu* fait référence à une force nouvelle qui a surgi.

qui lui soit consacrée. C'est une arête particulière de poisson, préparée ad-hoc. La difficulté est de pouvoir approcher le monsieur et lui planter l'instrument dans le cœur, sans que ses gardiens qui veillent sans cesse sur lui, puissent vous surprendre ». On le sait par quelques autres mentions de missionnaires protestants : une manière de faire qui pouvait laisser le temps de s'enfuir était de se faufiler en silence, la nuit, près de la natte où dort l'ennemi, et de ficher une pointe empoisonnée dans la natte, afin qu'en se retournant il se blesse et meure ensuite : c'était le *moetotolo* .

L. Gavet nous précise aussi les limites de l'autorité d'un grand chef : « Ici l'autorité n'est point dans les mains des chefs mais dans celles de ses ministres, qui composent le *Malo* (pouvoir) [...] Veut-il aller quelque part, le *Malo* se réunit et discute pendant des semaines s'il est opportun que le *Tupu* s'en aille et, s'il part, il a une brillante escorte de cuirassiers tout luisants d'huile qui ne le perd pas un instant de vue. » Dans la même lettre du 4 juin 1860, un autre jour, L. Gavet accompagne le grand chef « dans sa résidence ordinaire pour photographier ses ancêtres qu'il garde précieusement empaillés dans des embarcations. Ici c'est l'usage d'enterrer les chefs dans une pirogue qu'on enfouit elle-même en terre. Les gens du commun sont simplement enveloppés de nattes et ensevelis dans le sable. ». L. Gavet ajoute : « Ces Dieux, car ici ces empaillés sont presque adorés et sont ensevelis dans le curcuma qui appliqué en pâte très déliée sur le corps des grands bois, a la vertu de les conserver indéfiniment, quand ils sont exposés en un lieu sec ». Mais, parti donc pour faire des photographies de ces « empaillés », notre missionnaire est déçu en arrivant : « Nos empaillés se sont trouvés pourris et décomposés. Je me suis donc contenté de photographier sa majesté et ses ministres. »

Dans la même lettre, on passe des remarques sur le politique ou le religieux à la culture matérielle. Par exemple, l'habitat. Les maisons samoanes étaient, et le sont encore parfois, constituées d'une immense toiture en forme de demi-sphère reposant sur un cercle de poteaux. Le travail de construction de la toiture réclame une ingéniosité et une durée étendues. Parfois il faut déplacer la maison. Pas question de démonter le toit et consacrer des semaines à le remonter : « Je n'ai jamais entendu de cris pareils à ceux qu'ils ont poussés quand, saisissant d'un commun accord toute la toiture d'une pièce, ils l'ont transportée sur le bord de la mer où je me trouve maintenant. »

21 mars 1863. Dans un bref passage, L. Gavet nous donne une clé fondamentale pour comprendre le succès relativement rapide des missions chrétiennes. « Une chose remarquable que nous disent souvent les Samoans, c'est qu'après la mort d'un baptisé qui se conduisait bien, on n'a jamais revu son spectre errer çà ou là autour de la maison. Au contraire, il est assez d'usage de revoir dans la famille et souvent ailleurs l'âme de ceux qui sont morts sans baptême et surtout ceux qui, avant de mourir, ont résisté aux invitations du missionnaire ». On sait par ailleurs que, auparavant, c'était à la mort que tout se jouait et que l'âme, soit allait à « *Pulotu* », le séjour des morts, soit restait dans les environs et tourmentait les vivants. Désormais, il y avait un moyen d'obtenir à l'avance une garantie que l'âme ne resterait pas à proximité.

Franchissons une décennie et d'innombrables lettres. 1^{er} mai 1872. Les États-Unis prennent pied sur la grande île de la partie orientale de l'archipel : Tutuila. Ce sera alors le

développement du port de Pago-Pago. L. Gavet en mesure la portée pratique : « Je viens d'apprendre une grande nouvelle pour nous [...]. C'est que les États-Unis d'Amérique viennent de s'emparer de Samoa. La malle américaine passera définitivement chez nous. En 28 jours on peut aller chez vous. ». Dans les mêmes années, les guerres locales font rage et c'est le début du trafic d'armes où les Samoans vont risquer de perdre toutes leurs terres. En effet, comme le dit L. Gavet, « Notre guerre civile de Samoa n'est pas terminée. Ces malheureux marchands que nous avons par-là vendent des fusils dernier genre. Déjà le fusil à aiguille est suranné. On veut le fusil-revolver à un seul canon et pour se le procurer on vend les terres en masse. En attendant nos pauvres indigènes s'exterminent chaque jour. ». On connaît par ailleurs l'immense malentendu de ces « ventes ». Les Samoans, comme, avant eux, les chefs Maori à l'époque du Traité de Waitangi, croyaient céder un droit d'usage, ignorant la notion de pleine propriété. Dans l'Océanie traditionnelle, la terre n'est pas un objet qu'on peut posséder, tous les humains sont « des enfants de la terre », c'est la terre qui possède les hommes en quelque sorte. Mais les aventuriers européens croyaient avoir acheté, et plus tard, feront valoir ces droits devant les autorités coloniales. Ils y réussirent en Nouvelle-Zélande, à Hawaii, en partie à Tahiti. Ils n'y réussirent pas au Samoa occidental car le hasard fera arriver un pouvoir colonial allemand en 1899 qui rejettera la grande majorité des « titres de propriété » présentés par les aventuriers-colons locaux qui étaient surtout anglais, américains, français etc.

5 juin 1873. Encore un exemple d'observation minutieuse de la culture matérielle. La fabrication du tapa, en samoan « *siapo* », l'étoffe polynésienne traditionnelle faite à partir d'une écorce travaillée et battue pour obtenir des morceaux très fins qui sont ensuite collés les uns aux autres ; ce tissu était alors « imprimé » sur « une longue planche [où l'] on a fixé par des moyens fort ingénieux des fils ou petites ficelles d'inégales grosseurs et formant sur cette surface des broderies, je t'assure, qui ne sont pas à dédaigner. Cette opération fort longue est comme un cliché sur lequel on appliquera successivement des pièces d'étoffe parfaitement blanches. », en passant une teinture qui ne marquera que les parties en relief, d'où une grande variété de motifs. Au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle, la fabrication du *siapo* a pratiquement disparu aux Samoa. Même si on la connaît car elle est restée vivace ailleurs (Tonga, Wallis-Futuna, etc.), il est précieux d'en avoir une description de première main pour Samoa en 1873. L. Gavet y consacre deux pages, en décrivant aussi l'habillement et la procession catholique, Fête-Dieu, pour laquelle ces tapas furent fabriqués.

La même année, c'est un tournant politique à Samoa. Sous l'impulsion des colons, une paix relative met fin aux guerres locales et un code de lois entre en vigueur qui concernera surtout les environs d'Apia. Dans sa lettre du 7 novembre, L. Gavet se félicite : « Les articles jusqu'ici proclamés et mis en vigueur de loi sont de la plus haute importance et dénotent un grand bon sens chez nos chers Samoans » et il donne comme premier exemple : « A l'article mariage, on a interdit la polygamie simultanée et le divorce admis jusqu'ici par nos protestants ».

C'est aussi le début de la mainmise de quelques grands clans qui domineront la fin du siècle. « [On] va entrer dans une nouvelle phase de pouvoir véritable et sérieux, qui aura pour but extrêmement nécessaire l'abolition de toutes les petites chefferies qui rendaient tous les chefs de famille indépendants les uns des autres. » Puis se succéderont la période allemande

(1899-1914), puis la période néo-zélandaise (1921-1962) et les gouvernements samoans qui seront en place après l'indépendance en 1962.

Les lettres des années 1870-1880 fourmillent aussi d'informations sur la situation politique locale et sur des innovations qui joueront un grand rôle par la suite : le développement des plantations allemandes, l'importation de « travailleurs » plus ou moins forcés, venus des colonies allemandes du Pacifique occidental, puis, avec les lettres des années 1890-1900, l'établissement de la colonisation allemande, et la vie locale durant cette période, jusqu'aux dernières lettres de 1908.

Revenons en 1862, pour conclure avec la lettre du 10 avril. Nous sommes au plan international. « Le roi de Tonga, *George*, maître de quatre navires qu'il vient d'acheter parle de venir soumettre notre archipel Samoa. L'expédition aura lieu, dit-on en juin prochain. Nos Samoans remportèrent autrefois dans le paganisme de glorieuses victoires sur Tonga. Mais aujourd'hui que pourront-ils faire en face de *George* ? On nous assure qu'il a trouvé des canons et des fusils rayés. Aussi nos Samoans sont-ils à l'œuvre pour faire de l'huile de coco afin de pouvoir acheter des munitions. » Ce plan international est étroitement mêlé à la rivalité entre les missions protestantes anglaises et celles catholiques maristes françaises. Tonga est devenu le fief des protestants. 15 mai 1862, L. Gavet nous dit : « nous avons pris la liberté d'écrire au gouverneur de Tahiti en lui exposant l'état de la question et l'avons prié de nous envoyer à l'époque de l'invasion un navire de guerre, pour signifier à *George* de modérer les élans toujours croissants de son ambition. Si cette intervention française arrive au moment même où l'ennemi sera ici, elle nous sera très utile pour montrer aux hérétiques que les Anglais les ont toujours trompés en montrant toujours la France comme un peuple féroce et accapareur, que ces ministres ne sont par conséquent que des menteurs et que nous sommes bien les vrais missionnaires. Dieu veuille faire tourner le malheur qui menace notre Église naissante à la propagation de Sa religion sainte. »

Dans la lettre du 17 septembre 1862, nous apprenons l'arrivée du navire français, la rencontre entre le commandant et à la fois le révérend P. Elloy, dirigeant de la mission mariste, et « le consul anglais » dont L. Gavet nous a dit un peu auparavant dans la même lettre : « Le consul anglais que nous avons ici et qui est un vrai roi samoan était dans la jubilation [avec l'espoir d'une prise de possession par « le roi Georges »]. On dit même qu'il machinait de toute sa force en ce moment pour arriver au pouvoir. ». Notons que ce consul était William Pritchard, le fils du célèbre George Pritchard, missionnaire et premier consul anglais à Tahiti, forcé ensuite de quitter Tahiti à la suite de l'arrivée des militaires français, et brièvement nommé consul à Samoa, avant de passer le flambeau à son fils. Pour l'anecdote, notons que ce dernier fut accueilli à son arrivée à Samoa par J. Williams, un des fils du célèbre missionnaire pionnier du même nom qui vint installer la première mission protestante aux Samoa en 1835.

Nous sommes à une époque où, de l'Océanie francophone à celle anglophone, la politique coloniale, en place ou en cours de constitution, est intimement liée à la propagation des missions, d'où l'importance pour tout historien de lire aussi les écrits des missionnaires de l'époque, et parmi eux un nom jusqu'ici insuffisamment connu, le Père Léon Gavet.

